

6. Dieu n'a pas épargné son propre Fils

Le mystère de la souffrance de Dieu

Cette catéchèse est consacrée au Père. On parle toujours, ou du moins très souvent, de Jésus-Christ, et aussi, depuis quelque temps de l'Esprit Saint. Mais le Père? Qui parle du Père? J'ai constaté combien cette parole du Christ: « *Nul ne connaît le Père ...* » (Mt 11,27) est encore vraie aujourd'hui, et une certaine impatience est née en moi, qu'arrive enfin le moment de pouvoir parler du Père. Mais cela est si grand que déjà je m'attriste à la pensée de gâcher cette occasion; et peut-être, qu'en essayant de dire tant de choses sur le Père, la force de ce nom viendra quasi sûrement à se perdre et je m'éloignerai de la vivante, très simple et ineffable réalité qu'est le Père. Aussi ai-je voulu prononcer aussitôt son nom, le mettre pour ainsi dire en sécurité dans votre cœur, vous le livrant « tout entier » avant de le disperser en autant de fragments que de paroles. C'est le nom « *de qui toute paternité, au ciel et sur la terre, tire son nom* » et devant lequel saint Paul nous invite tous à fléchir avec lui les genoux (cf. Ep 3, 14).

Je voudrais avoir, en ce moment, le cœur et les lèvres de Jésus, pour parler du Père comme il convient. Tout annonciateur a son thème préféré, le thème de son cœur, dont il ne se lasse jamais de parler et dans lequel son art s'exprime le mieux. Jésus a le « Père »! Quand Jésus parle du Père, les yeux des disciples s'ouvrent tout grands, une profonde nostalgie semble naître dans leur cœur et Philippe s'écrie: « *Montre-nous le Père et cela nous suffit* » (Jn 14,8). Mais pour Jésus, le Père n'est pas un « thème », il est son Abba, son papa, celui qui lui a donné sa gloire et son nom « avant que le monde fût », celui vers qui il se sent attiré, même en tant qu'homme, d'une attraction infinie. Toute sa mission sur la terre est de faire connaître le Père aux hommes, aussi conclut-il sa prédication du Règne en disant: « *Je leur ai fait connaître ton nom et je le leur ferai connaître, pour que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux et moi en eux* » (Jn 17,26). La Passion elle-même doit servir à faire connaî-

tre aux hommes son amour pour le Père: « *Il faut que le monde reconnaisse que j'aime le Père - dit-il - en allant vers sa Passion. Levez-vous! Partons d'ici!* » (cf. Jn 14,31).

Mais essayons de voir comment le discours sur le Père s'insère à ce moment de notre parcours. Les chapitres centraux de la lettre aux Romains (5-8) ont comme thème fondamental le salut opéré par le Christ, à travers sa mort et sa résurrection. La question se pose alors d'elle-même: notre salut est-il seulement et exclusivement l'œuvre du Fils, ou n'est-il pas l'œuvre de la Trinité tout entière? Est-ce quelque chose qui se décide entièrement dans l'histoire, ou vient-il d'en haut, d'au-delà de l'histoire? Dans la lettre aux Romains - et précisément au chapitre 5, auquel nous sommes arrivés au cours de notre lecture - nous trouvons à cette question une réponse qui nous révèle une nouvelle dimension, trinitaire, du salut et de la Passion du Christ elle-même. Nous avons déjà eu l'occasion de mettre en lumière l'action du Père, en parlant de la résurrection du Christ, mais étant donné l'importance et l'actualité du sujet, nous voulons maintenant le reprendre plus à fond.

1. Le refus du Père

Dans Romains 5,6-11 et ensuite en conclusion de la section, en Romains 8,32, l'Apôtre nous parle de l'amour de Dieu le Père pour nous, comme étant la source ultime d'où a jailli la rédemption. Prêtons bien attention à ce qu'il dit: « *Mais la preuve que Dieu nous aime, c'est que le Christ, alors que nous étions encore pécheurs, est mort pour nous* », et encore: « *Dieu n'a pas épargné son propre Fils mais l'a livré pour nous tous* » (Rm 8,32). Dieu le Père manifeste son amour pour nous, en faisant mourir son propre Fils! C'est là une affirmation surprenante, voire même scandaleuse, pour la pensée humaine;

selon celle-ci le fait que le Christ soit mort, ne manifeste pas l'amour du Père, mais au contraire sa cruauté, ou au moins, son inflexible justice. Et, en effet, la connaissance du Père est comme masquée, dans la culture actuelle, par une montagne de préjugés. Jésus doit sans doute redire avec tristesse ces paroles: *Père juste, le monde ne t'a pas connu!*

La difficulté que rencontrent les hommes d'aujourd'hui à concilier la bonté du Père avec la mort atroce du Christ sur la croix a deux sources principales. **La première** vient de l'Église elle-même et consiste dans la manière inadéquate (du moins pour la sensibilité moderne) de présenter le mystère. Je ne parle pas des interprétations données par les grands maîtres de la foi (comme celle de saint Thomas d'Aquin) qui sont, en général, assez sobres et respectueuses du mystère, mais des explications divulguées par les manuels et par une certaine prédication de la Passion qui ont fini par créer une image déformée du drame de la rédemption. Voici, par exemple, comment Bossuet présentait la figure du Père, dans un sermon prononcé le Vendredi saint 1662, à la cour du roi de France: « LA SAINTE ÂME DE MON SAUVEUR EST REMPLIE DE LA SAINTE HORREUR D'UN DIEU TONNANT; ET COMME ELLE SE VEUT REJETER ENTRE LES BRAS DE CE DIEU, POUR Y CHERCHER SON SOUTIEN, ELLE VOIT QU'IL TOURNE LA FACE, QU'IL LA LIVRE TOUT ENTIÈRE EN PROIE AUX FUREURS DE SA JUSTICE IRRITÉE ... OÙ SERA VOTRE RECOURS, Ô JÉSUS! POUSSÉ À BOUT PAR LES HOMMES AVEC LA DERNIÈRE VIOLENCE, VOUS VOUS JETEZ ENTRE LES BRAS DE VOTRE PÈRE; ET VOUS VOUS SENTEZ REPOUSSÉ, ET VOUS VOYEZ QUE C'EST LUI-MÊME QUI VOUS PERSÉCUTE, LUI-MÊME QUI VOUS DÉLAISSE, LUI-MÊME QUI VOUS ACCABLE PAR LE POIDS INTOLÉRABLE DE SES VENGEANCES ... JÉSUS PORTE LE DÉDAIN D'UN DIEU, PARCE QU'IL CRIE, ET QUE SON PÈRE NE L'ÉCOUTE PAS; ET LA COLÈRE D'UN DIEU, PARCE QU'IL PRIE, ET QUE SON PÈRE NE L'EXAUCE PAS, ET LA JUSTICE D'UN DIEU, PARCE QU'IL SOUFFRE, ET QUE SON PÈRE NE S'APaise PAS » (Bossuet, Œuvres, IV, Paris, 1836, p. 365). Dans un autre sermon du Vendredi saint il dit que « DIEU LE PÈRE, DANS LA PASSION, MONTRE AU FILS UN VISAGE PLEIN DE JUSTICE IRRI-

TÉE; IL LE REGARDE D'UN CEIL ASSOIFFÉ DE VENGEANCE. » Si s'exprimait ainsi un des orateurs parmi les plus célèbres et les plus profonds dont l'histoire garde mémoire, nous pouvons imaginer à quels excès devaient s'abandonner les autres prédicateurs!

Il est clair qu'une telle vision, basée sur le concept juridique d'expiation, ne pouvait pas ne pas engendrer, à la longue, une répulsion secrète pour ce Père « implacable » qui attend, impassible, du haut du ciel, que lui soit versé le sang de la rançon, et cela, par son propre Fils. Une telle manière d'expliquer les choses ne tient pas suffisamment compte, entre autres, de cette vérité fondamentale qu'est l'unité de la volonté divine entre le Père, le Fils et l'Esprit Saint, en vertu de laquelle ce que veut le Père, le Fils aussi le veut pareillement. Si donc, il y a eu une « cruauté » en Dieu, elle ne fut pas la cruauté du Père contre le Fils, mais celle de Dieu contre lui-même. Dieu a été cruel avec lui-même par amour pour l'homme. L'inconvénient de la théologie scolastique de la rédemption et, dans une certaine mesure, aussi celui de la théologie patristique, c'est que l'une et l'autre prennent pour des concepts ce qui, pour la Bible, n'était que des images. L'image, qui s'inspirait de ce qui se passait concrètement, dans le monde ancien, à l'occasion du rachat d'un esclave, devient alors le concept juridique et abstrait du « rachat », avec les conséquences que l'on a pu voir. Or, les images font partie du langage indirect des symboles, alors que les concepts font partie du langage direct. Les images sont plus discrètes que les concepts; elles savent s'effacer au moment voulu et céder la place à d'autres images qui les intègrent et les modifient; elles sont comme les paraboles utilisées par Jésus: elles servent à dire quelque chose, puis on les laisse tranquillement de côté et elles sont même en partie démenties par la réalité spirituelle qu'elles doivent illustrer. Les concepts, au contraire, une fois énoncés et acceptés, ont leur logique inflexible, ils résistent, ils s'imposent; avec eux, on ne peut s'arrêter à mi-chemin, il faut aller jusqu'au bout. Et ceci comporte des risques lorsqu'il s'agit du mystère, surtout si

l'on ne garde pas bien présent à l'esprit qu'ici les concepts sont toujours analogiques.

La seconde raison du refus du Père naît hors de l'Église et de la théologie et vient de la foule de préventions et de soupçons soulevés à l'égard de l'image paternelle. La psychologie moderne a eu la tâche facile, en mettant en évidence toutes les distorsions à travers lesquelles s'est concrétisée, au niveau humain, l'image du Père: paternalisme, autoritarisme, masculinisme ... La psychanalyse a ensuite découvert, avec Freud, ce qu'on appelle le complexe d'Œdipe, d'après lequel il existerait, dans l'inconscient de tout fils, le désir plus ou moins caché de tuer son père. Maintenus dans la sphère de la pathologie humaine, d'où elles étaient tirées, ces observations pouvaient encore être bonnes et libératrices; le problème a surgi quand on a voulu donner à ces découvertes une valeur universelle et absolue, allant jusqu'à les appliquer à Dieu et même, en expliquant, par elles, la foi en l'existence d'un Dieu Père.

Mais ce n'est évidemment pas la psychanalyse qui a créé de rien ces préliminaires négatifs. Beaucoup d'entre eux s'enracinent dans la vie des personnes. Le ressentiment à l'égard du Père peut être le résultat d'expériences et de faits les plus divers. Il y a celui qui refuse le Père parce qu'il a eu un père despotique et celui qui le refuse, bien que n'ayant pas connu de père. Une jeune fille expliquait ainsi, à partir de sa propre expérience, son refus de Dieu le Père. Elle avait grandi, orpheline de père et à chacune de ses fautes, sa mère pointait le doigt contre elle en disant: « Si ton père était encore vivant tu ne ferais pas cela! » Très vite elle en était arrivée à se réjouir dans son cœur de ce que son père n'était plus en vie. Le père était, pour elle, synonyme d'interdiction; loin d'être celui qui donne la liberté, il était celui qui ôte toute liberté.

2. La souffrance de Dieu

L'un des motifs qui ont davantage entraîné la pensée humaine vers ce refus du Père est la douleur des innocents. Nous ne pouvons accepter, dit-on, un Dieu qui permet la souffrance de tant d'enfants innocents! Et si l'on essaie de leur faire remarquer que Jésus aussi a souffert, ils répondent alors: c'est précisément Jésus qui est notre principal argument! Pourquoi a-t-il dû souffrir lui aussi? Lui, du moins, c'est sûr qu'il était innocent! Au fond du ressentiment humain envers Dieu le Père, il y a donc la souffrance du monde, le fait que l'homme souffre - lui - et que Dieu ne souffre pas; le fait que le Fils ait souffert tandis que le Père demeurerait impassible. C'est sur ce problème, qu'avec l'aide de l'Esprit, nous allons essayer de faire la lumière.

Et tout d'abord sur **l'attitude du Père face à la souffrance en général**. Lorsque la Bible fut mise en contact avec la philosophie grecque, ce qui causa le plus grand scandale fut la « passion » de Dieu, le fait que le Dieu de la Bible « pâtit ». En effet, nous lisons dans l'Ancien Testament, que Dieu « *s'affligea dans son cœur* » (cf. Gn 6,6), qu'il fut « *attristé* » dans le désert (Ps 78,41). Et il ne s'agit pas seulement de quelques phrases détachées. Toute la Bible est traversée d'un bout à l'autre par une sorte de plainte désolée de Dieu qui s'exprime dans ce cri: « *Mon peuple, mon peuple ... ! Mon peuple, que t'ai-je fait? En quoi t'ai-je fatigué? Réponds-moi* » (Mi 6,3). La raison profonde de cette plainte est l'amour du Père qui est trahi: « *J'ai élevé des enfants, je les ai fait grandir, mais ils se sont révoltés contre moi* » (Is 1,2). Mais Dieu ne s'afflige pas pour lui-même, comme si quelque chose venait à lui manquer; il s'afflige pour l'homme qui se perd. Il s'afflige, donc, par pur amour. La Bible ne craint pas de mettre en lumière une certaine « impuissance » de Dieu, due à son amour pour l'homme. Les hommes font tout pour provoquer Dieu par leurs idoles et leurs rébellions; Dieu devrait, selon la justice, les détruire, mais voilà que nous assistons à un conflit, à un certain drame, en Dieu même; ce drame nous est révélé par ces

paroles du prophète Osée : « *Comment t'abandonnerais-je Ephraïm, te livrerais-je Israël ? .. Mon cœur en moi est bouleversé, toutes mes entrailles frémissent. Je ne donnerai pas cours à l'ardeur de ma colère* » (Os 11,8-9). Même lorsque Dieu est « contraint » de recourir au châtement pour faire revenir son peuple et le purifier de son iniquité, comme pendant l'exil, il est écrit que « *ce n'est pas de bon cœur qu'il humilie et afflige les fils d'homme* » (Lm 3,33). Si donc l'homme souffre, Dieu souffre lui aussi, car il doit agir « contre son désir ». Dans un commentaire rabbinique sur la destruction du temple, nous lisons que ce jour-là, « le Saint pleura » et, s'adressant à Jérémie il dit : « *Aujourd'hui, je suis comme un homme dont le fils unique serait mort le jour préparé pour ses noces : et tu n'éprouves aucune douleur pour moi et pour mon fils ?* » (cf. R. Pacifici, *Midrashim, Fatti et personaggi biblici*, Casale M., 1986, p. 142 s.). Dans les Lamentations, c'est Dieu lui-même, et pas seulement le prophète qui se lamente. Et pourtant on sait combien la pensée juive est sensible au thème de la transcendance et de la gloire divines.

Je faisais allusion au scandale des philosophes face à cette révélation inouïe au sujet de Dieu. Pour eux Dieu était non pas une personne vivante, mais une idée, l'idée du Bien ; l'idée ne souffre pas, elle ne se « passionne » pas. En effet, il est dit de leur Dieu qu'il « ne peut se mêler à l'homme » (Platon, *Symp.* 203 a), que tout au plus, il peut être « aimé » mais jamais être « aimant » : « il meut le monde en tant qu'il est aimé » comme cause finale - dit Aristote - non parce qu'il aime et qu'il aime en premier. S'il le faisait il se disqualifierait, car il se soumettrait à ce qui est changeant et particulier. Dieu est « moteur immobile » c'est-à-dire celui par qui tout se meut, et qui cependant demeure en lui-même immobile et impassible. On comprend combien, pour eux, la colère, la souffrance et toutes les autres « passions » du Dieu biblique devaient paraître intolérables. « DIEU - lisons-nous chez l'un de ces maîtres de la pensée - NE DOIT ÊTRE SUJET À AUCUN SENTIMENT TEMPOREL DE HAINE OU D'AMOUR ; AUSSI IL NE PEUT ÊTRE ACCESSIBLE NI À LA COLÈRE, NI À LA MISÉRI-

CORDE ; AUSSI IL NE DOIT PAS SE LAISSER TROUBLER PAR LA SOUFFRANCE, NI EMPORTER PAR L'IMPATIENCE, MAIS, LIBRE DE TOUTE PASSION, IL NE PEUT ÊTRE SUJET NI À LA DOULEUR, NI À LA JOIE, NI NE PEUT SUBITEMENT VOULOIR OU NE PAS VOULOIR UNE CHOSE DONNÉE. » (Apulée, *De deo Socr.* 12).

Telle était l'idée de Dieu qui dominait au moment où la théologie chrétienne faisait ses premiers pas. Il y eut pendant des siècles, de la part de certains savants (les gnostiques), une tentative acharnée pour éliminer toutes ces choses de la Bible et adapter le concept de Dieu à celui des philosophes, pour faire du « *Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob* », le « Dieu des philosophes ». Mais quelle fut alors la réaction de la foi de l'Église ? Voici une de ses voix parmi les plus fermes et courageuses :

« POUR SAVOIR QUI EST DIEU - écrit Tertullien - NOUS NE NOUS METTONS PAS À L'ÉCOLE DES PHILOSOPHES OU D'ÉPICURE, MAIS DES PROPHÈTES ET DU CHRIST. NOUS QUI CROYONS EN UN DIEU QUI EST VENU JUSQUE SUR LA TERRE, QUI A VOULU PARTAGER AVEC NOUS L'HUMILITÉ DE LA CONDITION HUMAINE POUR NOTRE SALUT, NOUS SOMMES BIEN LOIN DE L'OPINION DE CEUX QUI VEULENT UN DIEU QUI N'A CURE DE RIEN. DE LÀ VIENT CE RAISONNEMENT DES HÉRÉTIQUES QUI DISENT : MAIS SI DIEU SE MET EN COLÈRE, S'IL CONTESTE, S'IL ÉLÈVE LA VOIX ET S'IL S'ATTRISTE, CELA VEUT DIRE ALORS QU'IL SE CORROMPT ET MEURT ! EN EFFET, C'EST LE PROPRE DES CHRÉTIENS DE CROIRE QUE DIEU EST MORT, MÊME S'IL VIT DANS LES SIÈCLES DES SIÈCLES. QUELLE SOTTISE ! ILS JUGENT DES CHOSES DIVINES À LA MESURE DES CHOSES HUMAINES ET PARCE QUE, DANS L'HOMME, CES PASSIONS IMPLIQUENT LA CORRUPTION, ILS PENSENT QU'IL EN EST DE MÊME POUR DIEU. TANDIS QUE SI LA CORRUPTIBILITÉ DE LA NATURE HUMAINE FAIT EN SORTE QUE CES PASSIONS, EN NOUS, SOIENT SIGNE DE CORRUPTION, EN DIEU PAR CONTRE, L'INCORRUPTIBILITÉ DIVINE FAIT EN SORTE QU'ELLES SOIENT LIBRES DE TOUTE CORRUPTION » (*Adv. Marc.* II, 16 : CCL 1, p. 493).

Sur ce point, même les penseurs les plus sensibles à l'attrait de la philosophie grecque, restèrent fidèles à la Bible. C'est justement en

commentant la Bible qu'Origène - le plus connu de tous - va jusqu'à affirmer que, dans un certain sens, la Passion a précédé, en Dieu, l'Incarnation elle-même et que la Passion terrestre et historique du Christ est la manifestation et la conséquence d'une Passion antérieure que le Père lui-même a soufferte pour nous. Il écrit, en effet: « LE SAUVEUR EST DESCENDU SUR LA TERRE PAR PITIÉ ENVERS LE GENRE HUMAIN. IL A SUBI NOS PASSIONS AVANT MÊME DE SOUFFRIR LA CROIX, AVANT MÊME D'AVOIR DAIGNÉ PRENDRE NOTRE CHAIR. CAR, SI DÉJÀ IL NE LES AVAIT SUBIES D'AVANCE, IL NE SERAIT PAS VENU PARTAGER NOTRE VIE HUMAINE. QUELLE EST CETTE PASSION QU'IL A SUBI POUR NOUS DÈS LE COMMENCEMENT? C'EST LA PASSION DE L'AMOUR. LE PÈRE LUI-MÊME, DIEU DE L'UNIVERS, LUI QUI EST PLEIN DE LONGANIMITÉ, DE MISÉRICORDE ET DE PITIÉ, NE SOUFFRE-T-IL PAS LUI AUSSI DE QUELQUE MANIÈRE? OU BIEN IGNORES-TU QUE LORSQU'IL S'OCCUPE DE CHOSES HUMAINES, IL SOUFFRE UNE PASSION HUMAINE? IL SOUFFRE UNE PASSION D'AMOUR » (Origène, *In Ez. hom.* 6,6; GCS, 1925, p. 384 s.; cf. aussi *Tom. in Mt* 10,23; GCS, 1935, p. 33).

Origène ramène ainsi le débat à sa véritable racine qui est de savoir si nous croyons, oui ou non, en un Dieu qui est Amour. Les philosophes païens savaient bien que si Dieu aime les hommes et s'intéresse à leur sort, il entre, de quelque manière, dans leur tourbillon et n'est plus « impassible et tranquille ». Aussi nièrent-ils positivement qu'il aime, affirmant qu'il peut « être aimé », mais qu'il ne peut « aimer ». Cependant les chrétiens ne pouvaient accepter cette conclusion sans démentir, d'un seul coup, toute la Bible; aussi, s'ouvrirent-ils au mystère d'un Dieu qui « pâtit ». Saint Paul lui-même parle de la possibilité de « contrister », c'est-à-dire de faire souffrir l'Esprit Saint (cf. Ep 4,30). La souffrance et la Passion « conviennent » sûrement plus que leur contraire l'impassibilité - à un Dieu qui « est amour ». Dieu souffre « une passion d'amour », c'est-à-dire, une passion qui vient du fait qu'il aime et qu'il aime véritablement. Le mot même « passion » exprime, dans notre langage ce lien mystérieux entre l'amour et la douleur: il est employé, en effet, soit pour

indiquer un grand, un irrésistible amour, soit pour indiquer une grande douleur. Ce que dit l'Imitation de Jésus-Christ (III, 5): « L'amour ne se vit pas sans douleur » vaut également pour Dieu. « IL S'AGIT D'UN TOURNANT DÉCISIF DANS LA CONCEPTION QUE NOUS AVONS DE DIEU QUI N'EST PAS D'ABORD « PUISSANCE ABSOLUE », MAIS « AMOUR » ABSOLU ET SA SOUVERAINETÉ NE SE MANIFESTE PAS EN CE QU'IL GARDE POUR LUI CE QUI LUI APPARTIENT, MAIS DANS SON ABANDON » (H. U. von Balthasar, *Mysterium salutis*, III, 2, Einsiedeln, 1969).

Certes, les mots « passion », « souffrance », appliqués à Dieu, ont une signification analogique, différente de celle qu'ils ont au niveau humain. En lui, il s'agit d'une souffrance infiniment libre, non sujette à une quelconque nécessité ou destin et qui ne détruit pas les autres attributs divins, mais les confirme, même si nous ne voyons pas comment. C'est la « passion de l'impassible », comme l'appelle le disciple d'Origène, saint Grégoire le Thaumaturge (*A. Teop.*, in *Pitra, Anal. Sacra*, IV, 1883, p. 363 s.). Une radicale incapacité de souffrir, au contraire, constituerait pour Dieu - remarquaient certains Pères de l'Église - une limitation et elle serait le signe d'un manque de liberté. Dieu, s'il le veut, peut même souffrir et puisqu'il aime, il le veut. La Passion de Dieu n'est pas moins signe de souveraineté et de puissance infinies, que ses autres perfections. On doit dire la même chose quant à la fameuse « colère » de Dieu, dont parle si souvent la Bible, y compris le Nouveau Testament. Elle est pure manifestation d'amour, car c'est toujours une colère contre le péché, jamais contre le pécheur: « *Prendrais-je donc plaisir à la mort du méchant - oracle du Seigneur Dieu - et non pas plutôt à le voir renoncer à sa conduite et vivre?* » (Ez 18,23). Dieu frappe et épouvante le pécheur précisément pour le sauver du péché, il le frappe dans le temps pour le sauver dans l'éternité, même si cette dernière vérité n'a pas été comprise tout de suite et clairement dès le début par les destinataires de la révélation. En réalité, il « *a compassion de tous et n'a de dégoût pour rien de ce qu'il a fait; s'il avertit et reprend, il le fait pour que, débarrassés du mal, les hommes*

croient en lui » (cf. Sg 11,23-12,2). La colère, en Dieu, c'est un moment de la manifestation de sa transcendante sainteté. « POUR LES HOMMES PIEUX DE L'ANCIEN TESTAMENT CETTE COLÈRE N'EST NULLEMENT SIGNE DE MOINDRE SAINTETÉ, MAIS BIEN AU CONTRAIRE, EXPRESSION NATURELLE, MOMENTANÉE ET INDISPENSABLE DE LA SAINTETÉ ELLE-MÊME. ET À BON DROIT, CAR EN FAIT CETTE COLÈRE N'EST AUTRE QUE LE TREMENDUM LUI-MÊME, QUI, TOTALEMENT IRRATIONNEL EN SOI, EST ICI EXPRIMÉ AU MOYEN D'UNE NAÏVE ANALOGIE AVEC LE MONDE NATUREL ET PRÉCISÉMENT AVEC LE MONDE DE LA VIE PASSIONNELLE DE L'HOMME; UNE ANALOGIE EXTRÊMEMENT VIVANTE ET SAISSANTE ET QUI, COMME TELLE, GARDE TOUJOURS SA VALEUR ET NOUS DEMEURE NÉCESSAIRE SI NOUS VOULONS DONNER UNE FORMULATION AU SENTIMENT RELIGIEUX » (R. Otto, *Le Sacré*, chap. IV).

3. La compassion du Père

Considérons maintenant cet autre aspect du problème qui naît avec le christianisme, à la suite de la révélation de la Trinité et de la nouvelle « paternité » de Dieu le Père: **l'attitude du Père à l'égard de la Passion de son Fils Jésus-Christ**. Est-ce bien vrai que le Père est uniquement celui qui « fait » souffrir, ou qui voit souffrir son Fils? S'il est écrit qu'« *il afflige les fils des hommes contre son désir* », que dire de ce Fils qui est le Fils de prédilection, tout amour et obéissance envers le Père? Saint Paul affirme que Dieu « *n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous* ». Si nous lisons ce texte dans une édition de la Bible convenablement pourvue de notes (par exemple, dans celle qu'on appelle la Bible de Jérusalem), nous trouvons, en marge de ce passage de la lettre aux Romains, un renvoi à Genèse 22,16. De qui est-il question dans ce passage? D'Abraham. Dieu dit à Abraham: « *Parce que tu as fait cela et que tu n'as pas épargné ton fils, ton fils unique, je te comblerai de bénédictions* ». « Rapprochons ces paroles - écrit Origène - de celles de l'Apôtre lorsqu'il dit que Dieu « *n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous* » (*Hom. in Gen. 8,12; GCS, 29, p. 84*). Abraham cheminant, en silence, vers

le mont Moriah, pour immoler son fils Isaac était donc la figure d'un autre Père. La liturgie elle-même fait sienne cette lecture spirituelle de l'épisode d'Abraham, quand elle rapproche entre elles (dans le IIe dimanche de Carême de l'année B) la lecture de Genèse 22 et celle de Romains 8,32 (« Dieu n'a pas épargné son propre Fils »).

Ceci nous aide à nous faire une idée plus exacte de l'attitude du Père dans le mystère de la rédemption. Il n'était pas absent, au ciel, tandis que son Fils allait vers le Calvaire, mais, au contraire, il était avec lui: « *Vous me laisserez seul - disait Jésus aux disciples - mais je ne suis pas seul, le Père est avec moi* » (Jn 16,32). Qui peut décrire les sentiments du cœur d'Abraham, tandis qu'il accompagne son fils vers le lieu de son immolation? Origène dit que le moment de la plus grande tentation pour Abraham ce fut lorsque, tout en marchant, son fils, ignorant tout, se tourna vers lui en lui demandant où était la victime pour le sacrifice et l'appelant « mon père! » A ces mots « mon père! », Abraham tressaillit, comme celui qui est pris en faute et répondit: « Me voici, mon fils! » Comment pouvait-il dire à son fils: « La victime, c'est toi! »? Ce fut là vraiment pour Abraham la voix de la tentation; toutes ses entrailles paternelles frémirent au son de ces paroles « mon père! ». Qui peut raconter ce qui se passait dans le cœur du Père céleste lorsqu'à Gethsémani Jésus s'adresse à lui par ces mêmes paroles: « Mon Père! »: « *Abba, Père! tout t'est possible: éloigne de moi cette coupe!* » (Mc 14,36). Abraham aurait sûrement préféré mille fois mourir lui-même, que de faire mourir son fils. Le Père et le Fils étaient, donc, ensemble dans la Passion, et le moment où Jésus a l'impression que le Père est le plus loin et où il s'écrie: « *Pourquoi m'as-tu abandonné?* » c'est, en réalité, le moment où le Père est le plus près et le serre contre lui dans une étreinte d'amour plus forte que jamais, parce que c'est le moment où la volonté humaine du Fils est le plus unie à sa volonté divine.

Nous comprenons maintenant ce que veut dire la phrase de saint Paul: « *Dieu n'a pas épargné*

son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous. » Cela veut dire qu'il ne l'a pas gardé pour lui « jalousement comme un trésor ». Le Père n'est pas seulement celui qui reçoit le sacrifice de son Fils, mais aussi celui qui fait le sacrifice de son Fils: il a fait le grand sacrifice de nous donner son Fils! « COMBIEN TU NOUS AS AIMÉS, Ô PÈRE TRÈS BON - s'écrie saint Augustin - TOI QUI N'AS PAS ÉPARGNÉ TON FILS UNIQUE, MAIS QUI L'AS LIVRÉ POUR LES IMPIES QUE NOUS SOMMES! COMBIEN TU NOUS AS AIMÉS! » (*Conf X*, 43.)

Dans la théologie la plus ancienne, on parlait tout simplement et avec assurance de la souffrance de Dieu dans le Christ. Un témoin de cette théologie archaïque, répandue surtout en Asie Mineure, disait ces paroles rapportées par Tertullien: « SI LE FILS A PÂTI, LE PÈRE A COMPATI », et encore: « COMMENT LE FILS AURAIT-IL PU PÂTIR SANS QUE LE PÈRE NE COMPATISSE? » (Tertulien, *Adv. Prax.* 29; CCL 2, 1203). Bien vite cependant, une hérésie vint troubler cette foi simple, inspirée de la Bible. (Il n'est pas dit que les expressions citées ci-dessus faisaient déjà partie de l'hérésie, comme l'insinue Tertullien en les rapportant.) Cette hérésie niait la distinction entre le Père et le Fils, elle niait en somme la Trinité; puisque, selon la perspective de cette hérésie, il n'y a, en Dieu, qu'une seule personne, dire que le Fils a pâti revient à dire que le Père a pâti; les noms changent, mais non la personne. C'est pourquoi les adhérents à cette doctrine furent appelés par leurs adversaires « patripassiens »: ceux qui attribuent la Passion au Père. C'était là, pourtant, une idée bien différente de celle de l'orthodoxie, selon laquelle le Père, tout en demeurant le Père, participait à la Passion du Fils, qui demeurait le Fils, c'est-à-dire, une personne distincte. Comme il arrive souvent, dans ces cas, le refus de l'hérésie entraîna le refus de la vérité précédente, comme pour enlever tout prétexte à l'hérésie elle-même. Le thème de la compassion du Père disparaît alors du langage et de la conscience de l'Église; il devient une épave engloutie dans l'oubli. On prit l'habitude de distinguer nettement la Passion en tant que voulue, qui est commune au Père et au Fils, de la Passion en tant que subie, qui serait seule-

ment le propre du Fils. Le processus général et inexorable d'adaptation à la culture du temps fit en sorte que l'idée biblique de la souffrance de Dieu fût sacrifiée à l'idée grecque de l'impassibilité de Dieu. À cela ne manqua pas de contribuer le fait que l'impassibilité (*apatheia*) devint, en certains milieux monastiques, l'idéal le plus élevé, le sommet même de la sainteté; on était ainsi amené à l'attribuer à Dieu au plus haut degré. « CE FUT AINSI QUE LA MÉTAPHYSIQUE ONTOLOGIQUE PU S'INTRODUIRE DANS LA THÉOLOGIE, SUPPLANTANT DE FAÇON TOUJOURS PLUS DÉCISIVE LA MANIÈRE BIBLIQUE DE RÉFLÉCHIR... LA CONSÉQUENCE IMMÉDIATE DE CE PROCESSUS FUT QUE L'IMAGE DE DIEU, TRACÉE PAR LA TRADITION EN VINT À ASSUMER - CONTRE LES INTENTIONS DU CONCILE DE NICÉE ET DE CELUI DE CONSTANTINOPLE - LES TRAITS TYPIQUEMENT GRECS D'UNE DIVINITÉ IMMOBILE ET APATHIQUE » (W. Kasper, *Jesus der Christus*, III, 1,2, Mainz 1974).

Cependant, un point ferme demeura, dans le dogme de l'Église, d'où nous pouvons repartir; la foi de l'Église, malgré d'innombrables oppositions, n'a jamais cessé de professer la *théopassia*, c'est-à-dire la doctrine de la souffrance de Dieu dans le Christ, en maintenant fermement l'antique affirmation que « DIEU A SOUFFERT » (cf. DS 201.222). Le sens de cette affirmation dogmatique est que Dieu a souffert « dans la chair », mais nous savons par la théologie que « celui » qui a souffert dans la chair - le sujet - est la personne du Fils, c'est-à-dire Dieu. « Un de la Trinité a souffert » et si l'un a souffert - par la péricorèse, c'est-à-dire la compénétration mutuelle des trois personnes divines - toute la Trinité a souffert. Dans le corps du Christ, qui est l'Église, « si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui » (1 Co 12,26): comment ce qui vaut pour la communion ecclésiale pourrait-il ne pas valoir pour la communion trinitaire qui en est la source et le modèle? Il s'agit, certes, dans le cas du Père, d'une souffrance différente de celle du Fils fait homme, une souffrance de répercussion, ou de compassion. Combien ces premiers théologiens avaient raison de dire: « SI LE FILS A PÂTI, LE PÈRE A COMPATI »!

De nos jours, après un long silence sur la souffrance de Dieu le Père - silence dans lequel a pu trouver place cette étrange idée du Père « implacable » -, nous assistons au fait que cette vérité affleure à nouveau à la conscience de l'Église (cf. K. Kitamori, *Theology of the Pain of God*, Richmond, 1965). C'est une de ces surprises imprévisibles mais providentielles de l'Esprit Saint, un authentique signe des temps. Des théologiens, de différents pays et de différentes tendances, ont commencé à reparler de cette chose mystérieuse. Certains ont affirmé que l'acte de « livrer son propre Fils » est cause, pour Dieu, d'une souffrance plus profonde que n'importe quelle autre souffrance du monde créé, et que la mission du Crucifié fut précisément de manifester la Passion du Père. Notre opinion - remarque K. Barth - selon laquelle Dieu ne peut qu'être absolument et uniquement actif, par rapport à toute souffrance, se révèle fautive et païenne à la lumière du fait que Dieu, en Jésus-Christ, est et fait précisément cela (c'est-à-dire qu'il s'abaisse, se solidarise avec le monde et souffre); ce n'est pas à nous d'être plus sage que lui, et d'établir ce qui est conciliable avec la nature divine et ce qui ne l'est pas, mais au contraire nous avons à le déduire d'après ce qu'il fait; sa gloire consiste dans la liberté de son amour (cf. *Kirchliche Dogmatik*, IV/1, 203 s.). Récemment la Commission théologique internationale, qui travaille en dépendance avec la Congrégation pour la doctrine de la foi, se penchant sur cet aspect de la doctrine trinitaire, a évalué positivement ces ouvertures récentes, les estimant en droite ligne avec les affirmations de l'Écriture et des Pères, et reconnaissant, en particulier, la dimension trinitaire de la croix du Christ, c'est-à-dire que le Père, le Fils et l'Esprit Saint ont été tous les trois impliqués, de manière différente, dans la Passion du Christ (*Civ. Catt.* fasc. 3181, 1983, p. 50-65). Le Saint Père lui-même, Jean-Paul II, a accueilli cette « redécouverte » du vrai visage du Dieu de la Bible :

« LA CONCEPTION DE DIEU COMME ÊTRE NÉCESSAIREMENT TRÈS PARFAIT - LISONS-NOUS DANS SON ENCYCLIQUE SUR L'ESPRIT SAINT - EXCLUT

ÉVIDEMMENT, EN DIEU, TOUTE SOUFFRANCE PROVENANT DE CARENCES OU DE BLESSURES; MAIS DANS LES « PROFONDEURS DE DIEU », IL Y A UN AMOUR DE PÈRE QUI, FACE AU PÉCHÉ DE L'HOMME, RÉAGIT, SELON LE LANGAGE BIBLIQUE, JUSQU'À DIRE : « JE ME REPENS D'AVOIR FAIT L'HOMME »... LE LIVRE SAINT NOUS PARLE D'UN PÈRE QUI ÉPROUVE DE LA COMPASSION POUR L'HOMME, COMME S'IL PARTAGEAIT SA SOUFFRANCE. EN DÉFINITIVE, CETTE INSONDABLE ET INDESCRITIBLE « DOULEUR » DE PÈRE DONNERA SURTOUT NAISSANCE À L'ADMIRABLE ÉCONOMIE DE L'AMOUR RÉDEMPTEUR EN JÉSUS-CHRIST, AFIN QUE, PAR LE MYSTERIUM PIETATIS, L'AMOUR PUISSE, DANS L'HISTOIRE DE L'HOMME, SE RÉVÉLER PLUS FORT QUE LE PÉCHÉ ... DANS L'HUMANITÉ DE JÉSUS RÉDEMPTEUR SE CONCRÉTISE LA « SOUFFRANCE » DE DIEU » (*Enc. Dominum et vivificantem*, 39).

Avant même les théologiens, certaines âmes cachées ont perçu, dans leur cœur, comme un écho lointain de la plainte de Dieu et, depuis ce jour, leur vie en a été transformée au point de ne plus pouvoir parler d'autre chose (cf. B. Schlink, *Gott klagt*, Darmstadt, 1981). Ces âmes n'ont pas appris par l'étude de la théologie - comme étant une chose du passé - la souffrance de Dieu le Père; elles l'ont apprise sur le vif, car Dieu le Père souffre encore à présent pour les hommes, à cause du refus de son amour... Dans la vie de certains saints nous lisons qu'ils étaient presque hors d'eux-mêmes à la pensée que « L'AMOUR N'EST PAS AIMÉ »; ils allaient répétant ces paroles des nuits entières, les criant même aux créatures inanimées pour qu'elles s'unissent à leurs pleurs. Comment donc pouvons-nous répéter encore cette phrase : « L'HOMME SOUFFRE, ET DIEU NE SOUFFRE PAS » ? O, homme insouciant, arrête-toi un instant toi aussi et considère s'il y a une douleur semblable à celle de Dieu !

4. Amour et obéissance

Mais nous avons maintenant à affronter le point le plus délicat, celui qui est à l'origine de l'image du Père « implacable » à l'égard de son Fils Jésus-Christ. Pourquoi le Père a-t-il « livré »

son Fils à la mort et comment cela peut-il se concilier avec sa « compassion » ? Dans l'Évangile de Jean, Jésus dit : « *C'est pour cela que le Père m'aime, parce que je donne ma vie, pour la reprendre. Personne ne me l'enlève; mais je la donne de moi-même. J'ai pouvoir de la donner et j'ai pouvoir de la reprendre; tel est le commandement que j'ai reçu de mon Père* » (Jn 10,17-18). Il est question ici d'un « pouvoir » : celui d'offrir sa vie, et d'un « commandement » : celui de l'offrir effectivement; d'une liberté et d'une obéissance; mais justement, c'est dans ce paradoxe que se trouve la clé du mystère. Quand et comment le Père a-t-il donné à son Fils le « commandement » d'offrir librement sa vie ? Saint Thomas répond en disant que le Père a livré son Fils à la mort « *PAR CELA MÊME QU'IL LUI A INSPIRÉ LA VOLONTÉ DE SOUFFRIR POUR NOUS, EN LUI INFUSANT L'AMOUR* » (St Th III, 47,3). Combien différente est l'image qui émerge de ces paroles, si on la compare à l'image évoquée au début ! Le « commandement » que le Fils a reçu du Père est donc, avant tout, le commandement de nous aimer. En transmettant au Fils sa nature, qui est amour, le Père lui a transmis, par cela même, sa « passion d'amour » et cette passion d'amour a conduit Jésus à la croix ! Dans le Nouveau Testament, on dit parfois que Jésus est mort « parce qu'il nous aimait » (cf. Ep 5,2) et d'autres fois qu'il est mort pour « obéir » au Père (cf. Ph 2,8). Aux hommes que nous sommes ces deux choses - amour et obéissance - semblent différentes, et nous aimerions mieux croire qu'il est mort par amour, plutôt que par obéissance. Mais la Parole de Dieu et la théologie de l'Église nous laissent entrevoir un point de vue plus profond, où les deux choses se fondent en une seule. Jésus est mort, certes, par amour pour nous, mais ce fut là, précisément son obéissance au Père ! Offrande et exigence, amour et obéissance, s'entrelacent d'une manière que nous ne pouvons pas comprendre pleinement, se perdant dans le mystère même de la Trinité, c'est-à-dire dans la réalité de Dieu qui est en même temps un et trine. De l'unité découle l'amour, de la Trinité l'obéissance. (L'amour, en effet, est commun aux trois personnes divines, mais l'obéissance est le propre du Fils seul.) Lorsque saint Ber-

nard écrit que « *DIEU LE PÈRE N'A PAS EXIGÉ LE SANG DE SON FILS, MAIS QUE, CE SANG LUI ÉTANT OFFERT, IL L'A ACCEPTÉ* » (« *Non requisivit Pater sanguinem Filii, sed tamen accepit oblatum* ») (De err. Abael. 8,21; PL 182, 1070), il met en lumière un aspect du mystère qui, bien que partiel, n'est pas moins vrai. L'obéissance la plus parfaite n'est pas celle qui exécute à la perfection l'ordre reçu, mais celle qui fait sienne la volonté de celui qui ordonne. Telle fut l'obéissance du Fils, sa volonté ne faisant qu'un avec la volonté même du Père. Cependant, l'obéissance de Jésus ne fut pas une obéissance facile, mais, au contraire, l'obéissance la plus difficile qu'on puisse imaginer, et telle qu'elle lui coûta la sueur de sang, car le Fils de Dieu a obéi « *selon la nature humaine* » ; il a dû réaliser une si parfaite obéissance avec une volonté si semblable à la nôtre ! Il a dû réaliser, en tant qu'homme, une obéissance à la mesure de Dieu !

5. Faire confiance au Père

Quel est le sens de cette longue réflexion sur la souffrance de Dieu ? Serait-il impuissant face au mal ? Gardons-nous de tomber dans l'erreur de fausser en sens inverse l'image biblique du Père. Dieu demeure le « trois fois saint », le tout-puissant, celui qui s'élève en souverain au-dessus de toute chose ; toute sa souffrance est signe, non de faiblesse mais de « condescendance ». Le caractère unique du Dieu de Jésus-Christ, c'est que tout en demeurant tel - c'est-à-dire Dieu, le Très-Haut, celui « qui est aux cieux », au-dessus de tout et qui peut tout - il nous est donné comme Père, comme Papa (Abba). « *Je crois en Dieu tout-puissant* », c'est le premier article de notre foi : Père, mais tout-puissant ; tout-puissant mais Père ! Un père qui ne serait que bon, et ne serait pas en même temps libre, fort, capable d'inspirer sécurité, ne serait pas un vrai père, et l'homme ne pourrait avoir pleine confiance en lui. C'est cela que l'ennemi essaie d'insinuer, parfois, dans le cœur de l'homme, c'est-à-dire que Dieu est incapable d'arrêter le mal ; mais c'est un mensonge car c'est précisément dans la souffrance que Dieu manifeste au

plus haut degré sa puissance, puisque - comme le dit une prière liturgique - « DIEU MANIFESTE SA TOUTE-PUISSANCE SURTOUT LORSQU'IL PARDONNE ET PREND PITIÉ ». « DIEU MANIFESTE SA PUISSANCE DANS L'IMPUISSANCE. SA PUISSANCE INFINIE EST AUSSI SOUFFRANCE INFINIE » (W. Kasper, loc. cit.). Dans son infinie sagesse. Dieu a établi de vaincre le mal en le subissant, en le prenant, de quelque manière, sur lui. Il a voulu vaincre - conformément à sa nature - non pas par la force, mais par l'amour, nous donnant ainsi l'exemple, lui le premier, de la manière dont nous devons « vaincre le mal par le bien » (cf. Rm 12,21). Il faut nous souvenir cependant que la « compassion » du Père pour son Fils ne s'arrête pas à la croix, mais à la résurrection. Il a donné à son Fils le commandement d'offrir sa vie « pour la reprendre ». Il n'a jamais pensé un seul instant à la mort de son Fils, sans penser aussi à sa résurrection. C'est nous qui n'arrivons pas à penser en même temps à ces deux réalités. Dans la résurrection, Jésus a été « justifié dans l'Esprit » (cf. 1 Tm 3,16), c'est-à-dire que le Père, par l'Esprit, lui a rendu justice, se rendant ainsi justice à lui-même, à son amour victorieux. En ressuscitant Jésus des morts - dit saint Paul -, Dieu, le Père, a montré « quelle extraordinaire grandeur sa puissance revêt pour nous, selon la vigueur de sa force » (cf. Ep 1,19-20).

Nous pouvons donc faire confiance au Père ! C'est là, la certitude que nous poursuivons et dont nous avons besoin. L'amour paternel de Dieu - dit quelqu'un qui l'a expérimenté - « EST LA SEULE CHOSE DANS LA VIE QUI SOIT INÉBRANLABLE, LE VÉRITABLE POINT D'ARCHIMÈDE » (S. Kierkegaard, *Journal*, III A 73). Si l'on donne à un enfant la certitude que son père l'aime, on en fait un être sûr de lui et qui peut affronter la vie. Un enfant qui se promène en tenant la main de son papa, ou que le papa fait voltiger autour de lui parmi des exclamations de joie, ou qui parle d'homme à homme avec son papa, est la créature la plus heureuse, la plus libre qui soit au monde. Il arriva un jour à un acrobate de faire un exercice au dernier étage d'un gratte-ciel ; il se pencha complètement à l'extérieur s'appuyant uniquement sur le bout de ses pieds et

tenant dans ses bras son petit enfant. Quand ils redescendirent, quelqu'un demanda à l'enfant s'il n'avait pas eu peur, et lui de répondre tout étonné de la question : « Non, j'étais dans les bras de mon papa ! » La foi veut nous rendre un peu de cette assurance qui peut faire de nous des créatures nouvelles, libres ; elle veut nous conduire là où l'on s'écrie, plein de conviction, comme saint Paul dans notre contexte : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Qui se fera l'accusateur ? Qui donc condamnera ? Qui nous séparera de l'amour de Dieu ? Nous sommes les grands vainqueurs par celui qui nous a aimés ! » (cf. Rm 8,31 s.). Loin de vous donc, la peur, les pusillanimités, les découragements, dit Jésus. Que craignez-vous ? Votre Père « sait »... Même les cheveux de votre tête sont tous comptés. Vous valez bien mieux que des moineaux.

La solennelle affirmation que « Dieu n'a pas épargné son propre Fils » sert elle-même à l'Apôtre pour nous inculquer, avec plus de force, cette confiance : Si Dieu n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous, « comment - ajoute-t-il - avec lui ne nous accordera-t-il pas toute faveur ? » (Rm 8,32) : la première partie de la phrase a pour but de rendre crédible la seconde.

Le Père - disait saint Irénée - a deux bras ; les deux bras du Père sont le Fils et l'Esprit Saint (*Adv. Haer.* V, 1,3). Avec ces bras, il nous a cherchés au milieu des ténèbres du monde et maintenant qu'il nous a trouvés, il nous serre contre lui. Nous sommes unis au Père, par le Christ, dans l'Esprit Saint, plus étroitement qu'aucun fils n'a jamais été uni à son père, car nous ne restons pas hors de lui, mais nous sommes admis dans sa propre intimité. Jésus a dit - et il était sûr d'être toujours écouté - « Père, ceux que tu m'as donnés, je veux que là où je suis, eux aussi soient avec moi » (Jn 17,24), et où donc le Fils peut-il être sinon « dans le sein du Père ? » Là, donc, est la « place préparée » pour nous, notre « maison », là nous irons, là nous demeurerons pour toujours, contemplant sa gloire et disant un éternel, émerveillé Abba !

Face à ce mystère de la tendresse du Père céleste nous nous tournons vers Jésus en lui disant : « JÉSUS, TU ES NOTRE FRÈRE AÎNÉ, DIS-NOUS CE QUE NOUS POUVONS FAIRE POUR NOUS MONTRER DIGNES DE TANT D'AMOUR ET DE TANT DE SOUFFRANCE DE LA PART DU PÈRE ! » Et Jésus répond à cette question à travers son Évangile et sa vie. « IL Y A UNE CHOSE - DIT-IL - QUE VOUS POUVEZ FAIRE, QUE J'AI FAITE MOI-MÊME ET QUI REND HEUREUX LE PÈRE : FAITES-LUI CONFIANCE, FIEZ-VOUS À LUI, FAITES-LUI CRÉDIT ! MALGRÉ TOUT ET TOUS ET MALGRÉ VOUS-MÊMES ». Imaginons un homme qui serait accusé par tout le monde ; toute évidence est contre lui, si bien que même ceux de sa maison ne croient plus en lui, et d'ailleurs, ce serait presque folie que de vouloir prendre sa défense. Mais voilà que le fils de cet homme se lève face à tout le monde, en proclamant que ce que disent ses accusateurs ne peut pas être, car il sait, lui, qui est son père et jamais il ne se rendra à leurs arguments ... La joie et le courage que ce fils donne à son père, par son inébranlable confiance, ne compenseraient-ils pas, pour lui, l'incompréhension de tous les autres ? Eh bien, nous pouvons être ce fils-là, pour notre Père céleste ! Lors donc que nous sommes dans la ténèbre, dans l'angoisse, quand tout autour de nous et en nous semble accuser Dieu, quand nous ne voyons plus rien devant nous sinon l'absurde le plus absurde et que nous sommes sur le point de tout lâcher, ressaisissons-nous aussitôt dans un sursaut de foi et crions nous aussi : « MON PÈRE, JE NE TE COMPRENDS PLUS, MAIS JE TE FAIS CONFIANCE ! » (mère B. Schlink). Jésus, lui aussi, cria ainsi au Jardin des Oliviers ; il dit : « *Mon Père, que cette coupe passe loin de moi !* » La coupe ne passa pas, mais Jésus ne perdit pas sa confiance et il s'écria : « *Père, en tes mains je remets mon esprit !* » Et il fut exaucé pour sa piété. O, s'il fut exaucé ! Il fut exaucé plus que si la coupe était passée sans qu'il l'ait bue, car le Père l'a ressuscité des morts et, même en tant qu'homme, l'a établi Seigneur de tous.

Il y a un tragique « complexe paternel » dont sont restés prisonniers, sans s'en rendre compte, ceux-là mêmes qui ont introduit cette notion dans le monde. Il consiste dans l'incapa-

cité de s'accepter soi-même en tant que « fils », c'est-à-dire, en tant qu'engendré par un autre - et donc comme créature dépendante - et ce à un niveau plus radical et plus universel que le niveau physique. Il consiste, par conséquent, dans l'incapacité d'accepter un Père qui soit source de notre existence, de notre liberté ; un Père qui soit dépositaire du sens ultime des choses. Le refus du Père qui se manifeste à notre époque, dramatisé par la psychanalyse ; n'a pas d'autre racine que celle mise en lumière par saint Paul lorsqu'il parle du refus de Dieu en général, c'est-à-dire de l'impiété. Cette racine est la volonté de l'homme d'être Dieu, d'être sa propre cause, ou du moins de pouvoir se fabriquer lui-même son propre Dieu, auquel s'assujettir, appelant « Dieu » l'œuvre de ses mains ou sa propre « invention. » En lisant comment certains psychologues décrivent le complexe d'Œdipe chez leurs patients, un croyant éprouve la même pénible impression qu'éprouverait la femme d'un médecin, lui-même secrètement malade du cancer, en l'entendant expliquer à l'un de ses patients, avec une commisération mal dissimulée, les terribles symptômes de son propre mal. La psychologie ne pourra pas faire grand-chose pour libérer les hommes du complexe du père, si elle ne s'en libère pas d'abord elle-même. Il n'y a qu'un moyen pour y parvenir : la foi. En croyant, on fait ce saut par lequel on se trouve « complètement livré entre les bras de l'invisible », en bienheureuse dépendance de la vérité, découvrant en Dieu ce que de toutes ses forces on avait toujours cherché, sans le trouver nulle part : « *un refuge, une force, un secours dans l'angoisse toujours offert* » (Ps 46,2).

6. Une fête pour le Père

C'est triste qu'il n'y ait pas, dans toute l'année liturgique, une seule fête du Père, qu'il n'y ait, dans le Missel, pas même une messe votive en son honneur. À bien y réfléchir, c'est là une chose bien étrange. Nous avons d'innombrables fêtes de Jésus, du Fils ; nous avons une fête de l'Esprit Saint ; nous avons de nombreuses fêtes

de la Mère ... Nous n'avons pas une seule fête du Père, « source et origine de toute la divinité ». Nous dirions volontiers que maintenant le « divin méconnu » n'est plus l'Esprit Saint, mais le Père. Nous avons, il est vrai, une fête de la Très Sainte Trinité, qui cependant est la fête d'un mystère, ou d'un dogme, non d'une personne; de toute manière non d'une seule personne divine. D'ailleurs le fait qu'il y ait une fête de la Sainte Famille n'empêche pas que l'Église ait senti le besoin de célébrer, même individuellement, les trois personnes de la Sainte Famille. Il y a une fête, et même deux, du père adoptif de Jésus, mais il n'y en a aucune de son Père véritable. Le temps ne serait-il pas venu de combler cette lacune? Bien des fêtes sont nées pour répondre aux besoins particuliers d'une époque: la fête du Corps du Christ, par exemple, est née comme une réponse de la foi à la négation de la présence réelle par Béranger de Tours; à la menace du jansénisme, l'Église a répondu par la fête et le culte du Sacré-Cœur, et nul ne saura jamais le nombre et la richesse des grâces spirituelles dont ce culte aura été l'occasion. Aujourd'hui, disions-nous, c'est le cœur même de la foi chrétienne qui est menacé, c'est-à-dire la révélation de Dieu en tant que Père - le « Père de notre Seigneur Jésus-Christ », comme l'appelle toujours saint Paul - et donc la Trinité elle-même. Si la Providence est en train, de nos jours, de ramener à la conscience le mystère de la souffrance de Dieu, ce ne peut être un hasard, mais l'œuvre même de l'Esprit Saint qui sait que là est le remède nécessaire pour guérir la pensée malade de l'homme moderne, lequel a trouvé dans la souffrance la pierre d'achoppement qui l'éloigne de Dieu.

La fête a toujours été un moyen privilégié, dans la pédagogie de l'Église, pour faire pénétrer tel mystère particulier ou tel événement de l'histoire du salut, dans la vie des fidèles. La connaissance et la familiarité de l'Esprit Saint seraient certainement beaucoup plus ternes sans la fête de la Pentecôte. La fête est une catéchèse vivante et aujourd'hui il y a un besoin urgent d'une catéchèse sur le Père. Outre sa valeur catéchétique, une fête du Père aurait

aussi, comme toute fête, une valeur d'homologèse, c'est-à-dire de confession publique et joyeuse de la foi. La fête est en effet la forme de proclamation de la foi la plus haute et la plus solennelle, car elle y joint la louange, la célébration et l'action de grâces, et parce que le peuple tout entier y participe choralement. Les chrétiens donneraient sûrement une grande joie au cœur du Seigneur ressuscité s'ils arrivaient à réaliser ce projet de manière « œcuménique », c'est-à-dire si toutes les Églises qui l'acceptent s'entendaient entre elles pour célébrer d'un commun accord, le même jour, la fête du Père.

Dans l'attente de ce jour, nous pouvons déjà célébrer la fête du Père « en esprit et en vérité », dans l'intimité de nos cœurs, ou même en favorisant de petites initiatives spirituelles ayant pour but de faire connaître le Père, de l'honorer et de lui exprimer tout notre amour filial, en union avec Jésus, qui, lui, fête toujours son Père ... Tout ceci est même déjà en train de se réaliser, et beaucoup expérimentent l'élan nouveau et extraordinaire qu'en reçoivent leur foi et toute leur vie spirituelle.

« L'IGNORANCE DU PÈRE - dit un auteur ancien en se référant à la situation des hommes avant le Christ - ÉTAIT SOURCE D'ANGOISSE ET DE PEUR » (*Evang. Veritatis*). Espérant avoir quelque peu dissipé cette « ignorance du Père » qui hélas demeure encore dans le monde, poursuivons maintenant notre cheminement à la découverte du salut, nous tenant toujours fermement ancrés à la Parole de Dieu.

R. Cantalamessa
La Vie dans la Seigneurie du Christ
Ed. du Cerf, 1990.